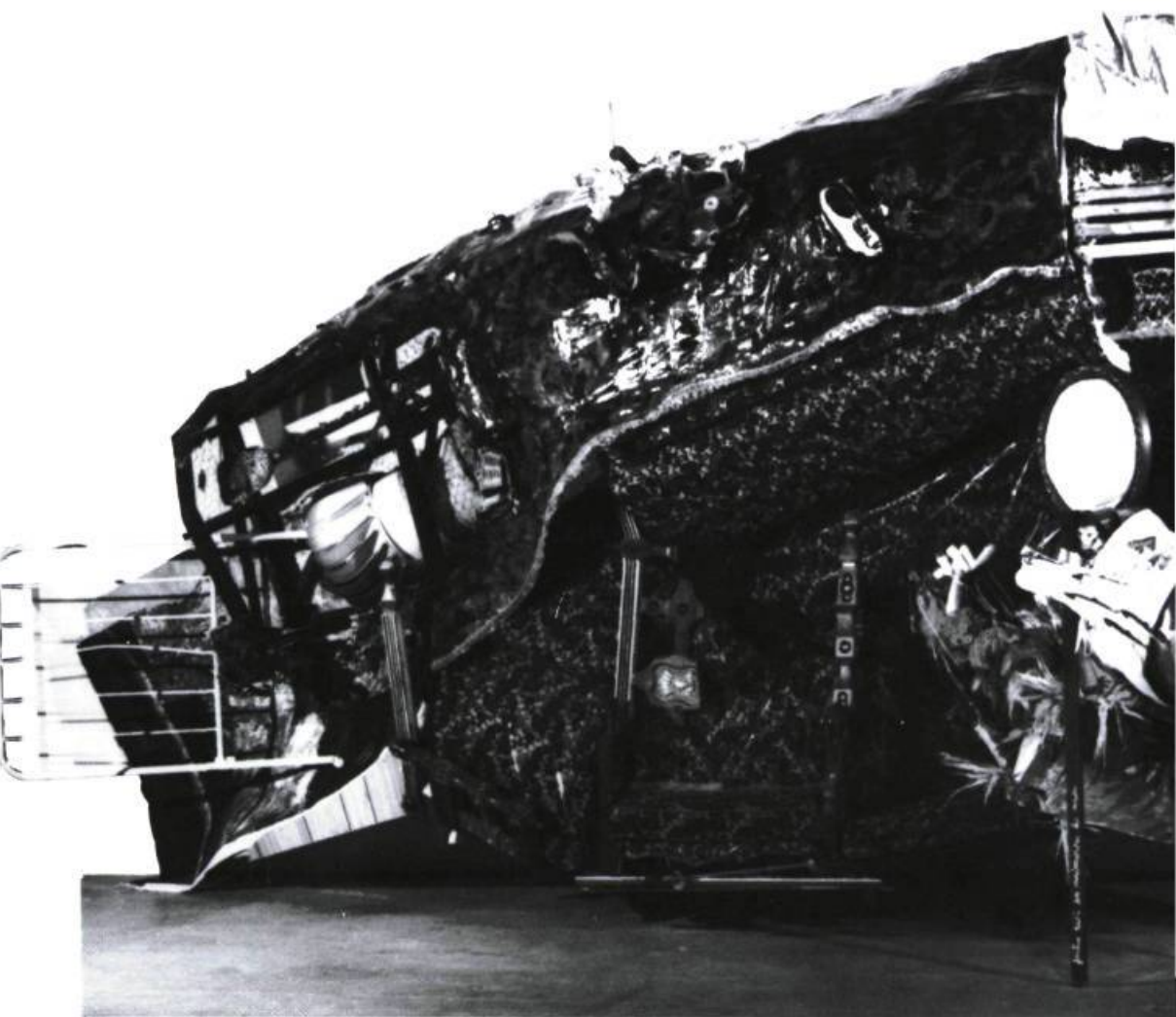


LE SYMPOSIUM DE LA JEUNE PEINTURE AU CANADA DE BAIE SAINT-PAUL



Christian Noreau, *Faites ceci en mémoire de moi*, 1991. Objets trouvés ; 830 cm x 430 cm x 200 cm. Photo : François Rivard.

Du 2 août au 2 septembre 1991

La neuvième édition du Symposium de la jeune peinture au Canada, intitulé *Trace*, exceptée 4 ou 5 artistes, regroupait peu de peintures mais faisait place à un heureux mélange de genres et de matériaux, du papier à la sculpture. Cette année, pas de pays invités comme les années passées (Japon, Tunisie) mais quelques artistes venus d'horizons divers (France, Suisse, Suède, USA).

De Suisse, Jean-Jacques Schwaller, s'inspirant de photographies et d'aquarelles de la nature environnante,

peint, en camaïeu souvent, des abstractions paysagistes de grandes dimensions. Force est d'avouer que cette peinture relève de l'esthétique périmée de l'École de Paris et que le grand format, inhabituel chez l'artiste, n'ajoute rien à sa démarche plastique. Pendant tout le mois, Richard Conte (France) s'est acharné sur une immense abstraction prétentieuse « de format américain » écrit le peintre, en reprenant les canons d'un formalisme qu'il feint d'ignorer. Professeur d'arts plastiques à l'Université de Rennes, le discours très articulé



de Conte illustre à merveille la dichotomie totale entre le texte et l'œuvre. Évidemment, les artistes étrangers, souvent professionnels et plus âgés que les autres participants, viennent au symposium à la recherche d'un marché nord-américain et repartent déçus. La direction du symposium doit leur imposer une limite d'âge ou encore expliquer clairement les règles du jeu afin que tous les participants soient de même niveau.

On se perd en conjectures sur les raisons qui motivent un jury à sélectionner une artiste comme Susan Schapira (USA) dont la peinture équivaut à un travail d'étudiant. Les tableaux, dessins et collages sont malhabiles, représentant des plantes exotiques et une statuaire

vaguement orientalisante qui véhicule la dualité nature/culture. Des participants étrangers, seule Katarina Pihlgren (Suède) présente une œuvre qui interprète bien le thème du symposium. Utilisant une vingtaine de carrés de ciment recouverts de colle, pigments et menus objets, l'artiste dépose sur cet amalgame, pendant deux ou trois jours, une toile qui gardera la trace de cette dalle. Exposée à un angle de 90°, cette toile, résidu du support horizontal, se métamorphose en miroir, empreinte, devient un reflet du sol. C'est une œuvre discrète disposée en losanges, sol et mur, qui acquiert une présence intense.

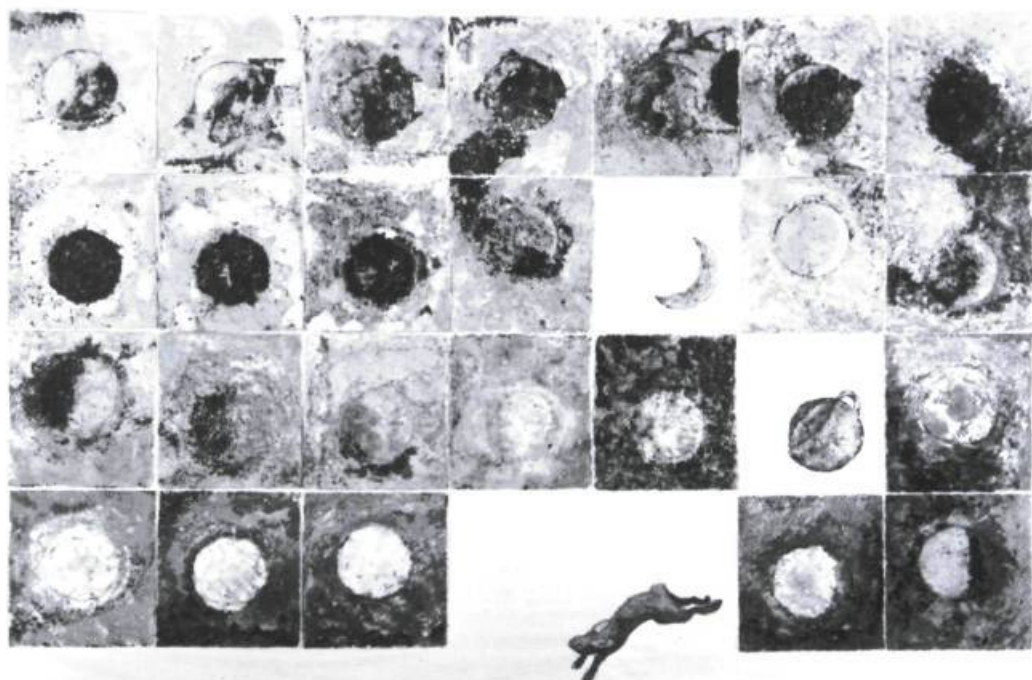
Paul Lussier, l'artiste invité, travaille sur une vague idée de retable. Le tableau de Lussier s'est détérioré le mois durant pour en arriver à un échec total, à tous les niveaux, et les animateurs avaient fort à faire pour expliquer ce vide au public. Peindre c'est « faire un aveu », écrit l'artiste dans son texte de présentation, oui, un aveu d'impuissance !

Christiane Cheyney peint un concept de paysage dans son style habituel (voir *ETC Montréal* n°14). Sur un dyptique en bois de 4 pieds de hauteur sur 13 pieds de largeur, Cheyney, après un moment de panique, s'est ressaisie et nous a donné un de ses meilleurs tableaux avec un mouvement spiralé qui dynamisait la surface.

Denis Desjarlais, qui a remporté le prix René Richard, avec une huile sur toile intitulée *Moïse aux pyramides*, peint une trace fictionnelle historique. Sans faire une peinture de citations, Desjarlais se rattache à l'esprit de la peinture classique, et l'influence de Delacroix est manifeste. L'artiste a transcendé sa maquette et la facture moderne de son travail a surpris les membres du jury et le public prévenu.

Maryse Élie découpe dans des magazines des centaines de vignettes qu'elle colle sur trois panneaux de bois symbolisant, de gauche à droite, les objets du quotidien, la foule consommatrice, les slogans publicitaires, et recouvre le tout d'une couche translucide d'acrylique pour marquer l'oubli. Œuvre à la fois critique et apologie de notre société de surconsommation.

L'espace nous manque pour décrire l'intelligence, la subtilité du travail de Martin Boisseau qui crée une relation tripartite entre le créateur, le regardé (le sujet) et le regardeur (le collectionneur) au moyen d'un échange de fragments de tableaux remplacés par des photos de collectionneur. Œuvre très actuelle qui frôle l'art conceptuel, le *mail art*, et exprime l'absolu besoin de communication de notre société.



Karen Trask, *Durée d'une lune, je veux danser avec toi...*, 1991 ; 370 cm x 470 cm.

Photo : François Rivard

Le bois, le ciment, l'acrylique aux tons sourds, caractérisent le travail de Marc Chicoine qui construit une forme montagneuse dans laquelle des traces anthropomorphiques parlent de la présence de Dieu, et de l'homme.

Céline Fortin, avec l'emploi de matériaux divers, bois, clous, métal, pâte à modeler, etc., étudie la forme du vase qui perdure depuis des millénaires.

L'accumulation de « matières désuètes, périmées » auxquelles Christian Noreau redonne vie sous la forme d'une main géante le rapproche de la trajectoire des surréalistes même si son propos est plus de nature écologique. L'artiste a obtenu une mention du jury.

La peinture de Jacques Leclair parle d'elle-même, de ses composantes, structures, formes, dessins, couleurs, lumières. Ses couches successives colorées, légèrement accidentées de collages, grattages, respirent une lumière fugitive, diaphane, toute intérieure.

Renouant avec la tradition de la peinture animalière, Chantale Jean réussit (avec un sujet aussi éculé à peindre) une version moderne du troupeau de moutons qui va et vient sur la surface. La multiplicité des formats nuit à l'artiste. En approfondissant sa recherche, Chantale Jean trouvera sa trace, sinon elle deviendra la Rosa Bonheur du Québec.

Fragilité. Voilà le mot qui définit le travail de Nicole Gendron. Fragilité de la nature humaine, des matériaux : feuilles, papiers, bois. Le geste de l'artiste

s'épanouit vraiment dans des formats plus restreints. Enfin Karen Trask produit une œuvre sérielle, les états de la lune pendant le mois d'août, c'est-à-dire pendant la durée du symposium, avec des moules en plâtre et des fibres de tissus. L'artiste réalise ensemble son matériau (papier) et son œuvre qui comporte une large part de hasard. À mi-chemin entre l'art et l'artisanat, le travail de Karen Trask n'en exprime pas moins une magnifique poésie visuelle.

Comme d'habitude, un programme de conférences, de colloques, de débats et une projection continue de films sur l'art complétaient cette manifestation. La conférence de Guy Durand *Terre de nos imaginaires* a été la plus remarquée. La présence simultanée de Pierre Dansereau et Gilles Tremblay a enrichi le symposium d'un discours à la fois différent et complémentaire. Enfin, le symposium se terminait par une lecture critique des œuvres, par Normand Biron. L'encan annuel a doublé ses profits. Malgré un manque évident de moyens financiers et une certaine anarchie au niveau des communications internes et externes, Françoise Labbé, assistée d'une petite équipe vaillante, maintient son symposium à bout de bras d'une année à l'autre. On ne peut que la féliciter et la remercier. L'an prochain, le thème du symposium sera *Terre, terre !*

GEORGES CURZI